

—C'est trop juste, dit en souriant l'étranger,

Le vieux cavalier et la jeune fille s'éloignèrent au pas de leur monture, dans la direction de la ville d'Augustin.

Roséc-du-Matin jeta un long regard sur le hardi vainqueur.

Elle s'en allait à regret.

Elle était femme.

Elle eût voulu voir et savoir.

Le comte de Lincourt échangea une poignée de main avec Grandmoreau et salua ses futurs compagnons d'aventures.

—Qui sont ces étrangers ? demanda-t-il en désignant l'amazone et celui qui l'escortait.

—Un étranger et sa fille, égarés dans ces parages ! dit Grandmoreau.

—Comme nous avions à causer, on les a priés de s'éloigner.

—Mais ils courent de graves dangers fit le comte.

—Le cavalier a l'air décidé, fit observer Burgh, mais sait-il abattre un jaguar ?

—La jeune fille semblait me porter quelque intérêt ! dit le comte en souriant.

—Je l'ai entendue me crier de prendre garde à moi !

Le Cacique qui avait longuement observé le comte, lui dit :

—Roséc-du-Matin a le cœur bon, elle faisait des vœux pour le chef.

—Vous connaissez cette jeune fille ? demanda le comte à l'Indien.

—Je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois, dit le Cacique.

—Mais vous savez son nom ?

—Elle a dans le regard quelque chose qui fait penser au soleil du matin, rayonnant doucement à travers le feuillage humide.

—Je lui ai donné le surnom que le chef vient d'entendre.

—Et, by God, sir, dit Burgh, l'enfant le mérite.

—Elle est mignonne, jolie...

—Un bouton de rose.

—Ah ! si charmante ! fit le comte.

—En ce cas, gentlemen, l'un de nous devrait se dévouer et...

Le comte n'acheva pas.

Un long cri d'effroi retentissait.

Suprême appel au secours !

Dernier effort de la créature humaine en face de la mort !

Un hennissement d'agonie suivit le cri humain.

Un énorme jaguar se tenait cramponné au poitrail du cheval monté par le gentleman étranger ; les puissantes mâchoires du tigre américain enserraient la gorge de sa victime, qui tomba à genoux, à demi étouffée.

Le cavalier avait vidé les arçons.

Le revolver au poing, il cherchait le moyen de tuer le jaguar sans blesser son cheval.

Mais l'émotion l'empêchait de viser : chacune de ses balles se perdait sans toucher le but.

Les trappeurs, le rifle à l'épaule, suivaient toutes les péripéties de la terrible scène.

—Tirez donc ! leur commande le comte.

—Impossible ! répond Grandmoreau qui abaisse son arme.

—Nous tuerions peut-être l'homme.

Cheval, bête féroce et cavalier forment à la vérité un groupe mouvant au milieu duquel, à la distance de deux cents mètres une balle peu fort bien s'égarer.

M. de Lincourt hausse les épaules.

Il met en joue, vise une seconde et tire.

Le jaguar roule d'un côté, le cheval de l'autre et le cavalier se lève debout, entre les deux bêtes agonisantes.

Les trappeurs n'applaudirent pas au coup de maître de leur jeune chef.

Ils gardèrent le silence de l'étonnement ; ils étaient ravis.

Le Cacique araucanien restait stupéfait.

Il traduisit son enthousiasme par un cri de cœur.

—Si ce scélérat de Tonneins tirait comme ça, dit-il, je l'aurais accepté comme roi ! Mais c'est une coyotte, un renard bleu, un vil animal.

Et il fit un pas vers le comte pour lui raconter son histoire.

—Moi, Tomaho, dit-il, je...

—Assez ! crièrent les chasseurs.

—Est-ce le moment de faire ton récit ?

Tomaho observa timidement.

—Il faut cependant que le chef sache...

—Plus tard ! plus tard ! dit Grandmoreau.

—Oui, plus tard ! fit le comte distrait par l'approche du cavalier démonté, qui rejoignait le groupe des trappeurs.

Il avait été précédé par sa jeune compagne, qui s'était laissé guider par l'instinct de son cheval.

Le vieillard s'inclina devant le comte.

Puis, lui tendant la main :

—Merci, monsieur, lui dit-il simplement.

—L'amitié du colonel d'Eragny vous est acquise.

Et désignant la jeune amazone.

—Ma fille, ajouta-t-il.

Mademoiselle d'Eragny ne prononça pas une parole.

Son regard parla.

Il fut éloquent.

—Colonel, répondit le comte, j'ai donc rendu un service à un compatriote ?

—Car vous êtes français.

Sur un signe affirmatif, il ajouta :

—Béni soit, colonel, le hasard qui m'a amené ici.

—Nous donneriez-vous votre nom ? demanda M. d'Eragny.

—Le comte Henri de Lincourt, dit le jeune homme.

—Venez-vous à Augustin ?

—Oui ; j'y ai certaines acquisitions à faire avant d'entrer en campagne.

—Alors permettez-nous de compter sur votre visite.

—A l'heure du dîner.

Le comte hésitait.

Un regard de mademoiselle d'Eragny le décida.

—Je serai votre hôte, répondit le comte avec un empressement poli.

—Et s'il vous plaît, nous partirons à l'instant pour Augustin.

—Ces gentlemen me permettront de remettre à plus tard les explications que nous avons à échanger.

Cette promesse du comte parut causer une joie très vive à mademoiselle d'Eragny.

On se mit en marche.

Le comte observa la jeune fille à la dérobée, et celle-ci rougit chaque fois que son regard rencontrait celui du comte.

A la porte d'Augustin, le comte et sa fille se séparèrent des trappeurs qui, de leur côté, gagnèrent une taverne, rendez-vous ordinaire de leurs compagnons.

III

La ville d'Augustin est une cité dont l'administration, la milice, la population et les autorités font l'étonnement du voyageur.

On y commerce comme nulle part ailleurs ; les soldats s'y montrent très peu militaires ; les mœurs y sont d'un laisser aller sans bornes ; on n'y fait rien comme ailleurs.

Beaucoup de jactance, de vergogne, de pose ; au fond, rien de solide.

Etranges habitudes : nonchalance inouïe, souci extrême de paraître, profond dédain d'être ; un attachement extraordinaire pour

certaines formes, une insouciance choquante de certaines autres, et jamais de fond, telle est la ville, et, en général, telles sont ces villes frontalières perdues sur les confins du Mexique.

Armée pour rire, République pour rire, peuple dont on rit, gouverneur dont on se moque ; un commerce actif dans des conditions excentriques, des habitations formant oppositions et contrastes heurtés ; mélange singulier de luxe et de misère ; pas de chemises et des vestes de velours brochées d'or et de soie ; de la lâcheté à revendre et du courage inattendu ; rien de ce qui peut se prévoir raisonnablement, tout ce qui ne doit pas arriver, l'in vraisemblance et l'impossible en permanence, voilà la cité.

Insoucians et causant, les trappeurs, que le comte avaient rejoints quelques heures après, allaient par les rues.

Ils avaient à peine remarqué les groupes bryants formés à chaque carrefour.

Arrivés sur la place centrale, il durent enfin s'apercevoir de l'agitation qui régnait dans toute la ville.

Sur ce point se trouvaient réunis des groupes nombreux gesticulant, discourant, proférant des cris de menace, inintelligibles pour les survenants.

—Voilà des gens qui paraissent fort animés, dit le comte en marchant vers la foule.

—Eh ! garçon, demanda-t-il à un jeune lepero de bonne mine, qui profitait de la bagarre pour couper quelques bourses et voler des foulards.

Le larron, au lieu de répondre, se glissait comme une anguille dans les rangs pressés des émeutiers ; mais il lorgnait le comte du coin de l'œil tout en fuyant.

Il se demandait, défiant, ce que ce trappeur—the comte avait son costume de chasse—pouvait lui vouloir.

Or, M. de Lincourt, voyant s'écarter ce jeune drôle, tira de sa poche un magnifique dollar flambant neuf et, l'élevant au-dessus de sa tête, il le fit miroiter au soleil en criant de nouveau :

—Eh ! garçon.

Le lepero, qui était à dix pas déjà, revint, ondoyant du corps, rampant à travers ce flot humain, tenant son regard noir et brûlant attaché sur la pièce qui le fascinait.

Il se posa devant le comte, humble, quémandeur, et dit, tendant la main :

—Tout à votre disposition, señor.

Le comte connaissait cette race à fond ; il laissa tomber l'or dans la main du drôle, qui frétille comme une anguille et fut gagné du coup.

—Que désirez-vous, señor ? demanda-t-il.

—Savoir pourquoi ces gens-là errent, dit M. de Lincourt.

—C'est à cause des Indiens qui nous bloquent dit le lepero.

Les gens d'Augustin veulent que le gouverneur et ses soldats battent les Apaches.

Le gouverneur et ses soldats refusent de marcher à l'ennemi.

—Et le peuple va battre l'armée pour la forcer à battre les Indiens ? dit le comte en riant.

—Précisément, señor.

—Mais si le gouverneur et la garnison persistent dans leur résolution de ne pas marcher à l'ennemi, qu'arrivera-t-il ?

—Il arrivera, señor, que les habitants tomberont sur les militaires, et, si ces derniers sont vaincus ce sera le gouverneur qui paiera l'impôt exigé par la reine des Apaches pour laisser le passage libre.

—Si c'est la population qui est rossée par la troupe, on lèvera sur elle un emprunt forcé.

—Mais, fit le comte, il vaudrait infiniment